

# *La critique des sources en anthropologie* \*

PAR  
BERNARD TRAIMOND\*\*

Cet article peut se lire comme un plaidoyer en faveur de la critique des sources en anthropologie.<sup>1</sup> En effet, pour diverses raisons —parfois contradictoires— cette discipline s'est rarement préoccupée de la qualité des informations qu'elle utilisait. Généralement, l'anthropologue fabrique lui même les données au moyen d'entretiens avec les locuteurs qu'il rencontre. Par là même, il s'adresse directement à l'objet de ses recherches sans utiliser le moindre biais, le moindre intermédiaire. Il enquête auprès de ceux qu'il étudie. Mais les informations qu'il récolte ainsi résultent d'une interaction dans laquelle le chercheur joue un rôle décisif. Une question induit une réponse et, si l'enquêteur ou même le moment changent, les propos tenus font de même (Briggs, 1986). Il ne s'agit pas de regretter cette situation car les relations privilégiées ainsi établies permettent de libérer la parole et de briser les censures. Ainsi, peuvent s'exprimer des idées qui généralement restent dans le domaine du caché, de l'inexprimé voire de l'inavouable. En revanche, les données ainsi recueillies ne peuvent être comprises et interprétées qu'en tenant compte des conditions de leur production. La prise en compte du protocole de l'enquête fait partie intégrale de la recherche et de la présentation des données. En un mot, les sources de l'anthropologue n'expriment pas une réalité qui serait directement donnée par un locuteur informé mais résultent de relations par lesquelles chacun, enquêteur et indigène, apporte son propre savoir, né dans la chaleur d'une rencontre singulière.

Cette démarche s'oppose à ce que les anglo-saxons appellent aujourd'hui le "positivisme",<sup>2</sup> la séparation du chercheur et de son objet, la réduction de l'analyse à

---

\* Cet article reprend avec des compléments et des modifications l'introduction et la conclusion de l'ouvrage *Vérités en quête d'auteurs*, Bordeaux, William Blake and Co., Bordeaux, 2000, 190 p.

\*\* Université Victor Segalen Bordeaux 2. Bordeaux, France.

<sup>1</sup> Pour des raisons expliquées plus bas, nous tenons pour synonymes les termes d'ethnographie, d'ethnologie et d'anthropologie. Par fidélité à Boas et pour nous conformer à l'appellation internationale nous utilisons le dernier mot.

<sup>2</sup> "Positivism" a commencé une longue carrière comme mot slogan. Dans les fréquentes polémiques contre le nouveau style des sciences sociales dominantes, il est souvent utilisé péjorativement. Placé dans une perspective qui associe le formalisme théorique aux mesures quantitatives, il considère les méthodes des sciences naturelles comme un idéal. Historiquement cependant, il peut se référer à certaines démarches complètement différentes comme, d'un côté, les travaux des positivistes français Saint-Simon et Auguste Comte, qui voyaient dans la sociologie la

quelques variables éventuellement quantifiables et l'imposition de catégories pré-construites comme grille de lecture des propos des locuteurs (Revel, 1996). Le type de discours ainsi élaboré prétend parfois respecter des "critères de scientificité" qu'il a lui-même posés. En fait, il s'agit surtout d'une machinerie ayant pour but d'interdire l'accès des propos des locuteurs au monde académique, de disqualifier le "discours naturel" et de disculper le chercheur qui néglige la parole ordinaire qu'il prétend pourtant étudier. Dans cette perspective, seul le savant a légitimement le droit de parler.

Au contraire, l'anthropologie affirme la volonté de "légitimer le discours indigène" et de donner la parole à ses locuteurs. Quand le jésuite bordelais Lafitau (1670-1740) comparait les Amérindiens aux anciens Grecs, il affirmait que les conduites et les propos des premiers étaient aussi intéressants que ceux des seconds et qu'en conséquence, il fallait étudier avec une même attention les uns et les autres. Quand Boas (1858-1942) recueillait mot pour mot les propos de quelques Kwakiutl —indigènes de l'ouest du Canada— il prenait ces paroles et ces personnes "au sérieux", élaborant ainsi une démarche fondant une nouvelle discipline universitaire, l'anthropologie. La parole des autres et de quiconque est source de connaissance et toute sa richesse doit en être conservée.

Malgré ce programme et cette volonté, la tâche de l'anthropologue ne peut pas s'arrêter à la simple transcription. Même si par l'enquête prolongée il peut faire sortir ses locuteurs du discours convenu, il n'en rencontre pas moins "le secret, le silence et le mensonge" (Visweswaran, 1994). Comment aller au-delà ? Face à la force du témoignage, comment dépasser l'apparence ?

### Le vrai et le vraisemblable

La première procédure consiste à examiner la situation dans laquelle s'effectue l'enquête. Ultime phase d'un long processus, le texte académique imprimé résulte de "sauts périlleux" successifs : l'un d'eux, prétend transformer les pratiques en mots —le locuteur dit ce qu'il croit faire— ; dans un autre, la parole naturelle (l'entretien)

---

détermination à la fois des lois de la société et une nouvelle religion humaniste qui la guiderait, et, d'un autre côté, les travaux de logique positiviste du 'Cercle de Vienne' qui cherchait à expliciter les règles de validité des énoncés scientifiques. Ces approches à but scientifique fondées sur des faits identifiables et des entités mesurables sont improprement appelés 'positivistes' mais nous utilisons ce terme dans ce sens parce que, comme nous l'avons vu, la récente critique des tendances dominantes des sciences sociales l'a ainsi utilisé" (Marcus & Fischer, 1986 : 179).

se transforme en un écrit destiné à un lecteur et, grâce à de nouvelles règles rhétoriques, il doit ainsi devenir crédible et lisible. Dans ces conditions, comment s'assurer que ces traumatismes —le passage à l'écrit et le respect de normes formelles— ne modifient pas les informations que l'anthropologue prétend transcrire ? En suivant les formes qui le rendent vraisemblable aux yeux des lecteurs, le discours académique ne trahit-il pas la parole enregistrée ? Quand Psalmanaazaar écrivait en 1704 qu'à Taiwan on massacrait annuellement 18.000 jeunes gens, il démontrait la barbarie de cette civilisation confirmant l'opinion commune. Vraisemblables aux yeux de ses lecteurs, ces propos étaient pourtant faux. Mais l'auteur peut également se tromper involontairement. Ainsi, l'«attitude textuelle» dont parle Said (1980 : 112) décrit la tendance du voyageur à voir la société inconnue qu'il rencontre selon les grilles de son savoir antérieur et à relater ses propres expériences exotiques en conformité avec les textes antérieurement lus. Le vraisemblable s'oppose parfois au vrai.

Il est donc dangereux de poser des normes *a priori*, de définir des “critères scientifiques”. Cette démarche se heurte au risque de substituer les valeurs et les catégories du chercheur à celles de l'indigène au nom de la “science” maîtrisée seulement par le premier. Dans ces circonstances, les “autres” ne servent qu'à fournir des matériaux qui, décontextualisés, réduits, chosifiés, servent à justifier les propos de l'auteur. Ils en deviennent des prétextes et, à la fin du processus, il ne reste plus rien du discours indigène.

Au contraire, une démarche plus rigoureuse consiste à rechercher la logique interne des propos recueillis au travers de l'examen des catégories utilisées, de leur agencement et des contextes pratiques et discursifs qui les ont fait naître. À nos yeux, la pensée indigène peut apparaître étrange, elle n'en garde pas moins sa légitimité et sa rationalité dont l'anthropologue doit rendre compte.

#### Authenticité et validité

Toute la question est donc de faire passer la “parole ordinaire”, le discours naturel (au sens de langue naturelle), dans le texte académique. Une des solutions —issue de Durkheim— sépare la source individuelle de la réalité du groupe. Cela permettait de distinguer les données immédiates (concrètes) de la réalité (reconstituée). À l'image de l'opposition saussurienne entre langue et parole, la représentation de la “science” de la première moitié du 20<sup>ème</sup> siècle reposait sur cette rupture qui avait pour résultat d'occulter le discours naturel. L'indigène parle, le savant reconstitue “sa réalité” selon ses propres critères. À l'époque, cette séparation assurait la validité du discours à savoir sa conformité aux normes académiques.

Ces démarches réduisent la part des propos indigènes au minimum. Ce dernier devient ainsi “ce visage sans voix, qu’on tente de déchiffrer entre soi, objet à définir et non sujet d’un discours possible” (Hountondji, cité par Augé, 1975). Ce type d’anthropologie qui s’est constituée contre le discours vulgaire, réduit autant que faire se peut les propos ordinaires. Une autre démarche s’est donc attachée à donner la parole à l’indigène par diverses procédures allant des autobiographies à la transcription des propos (Griaule dans *Dieu d’eau*, 1948) ou au dialogisme de Tedlock (1983). De plus en plus, la parole des “autres” surgit au sein même du discours académique : elle vient y affirmer l’authenticité des sources.

Le respect des normes académiques, aussi compassées soient-elles, apporte cependant certaines garanties. Au sein de sa discipline, un auteur maîtrise l’ensemble des données disponibles et les démarches utilisées. Aussi pesantes que soient ces traditions, elle garantissent le “sérieux” de la recherche et offrent au spécialiste la possibilité d’une lecture critique. En revanche, une nouvelle discipline —généralement née de l’amalgame de plusieurs autres— permet souvent d’échapper aux pesanteurs institutionnelles, suscite des innovations souvent fécondes mais fait naître le risque des supercheres. Ainsi, les *Culturals Studies* apparues à la fin des années 50 dans les pays anglo-saxons ont su développer des recherches, promouvoir de nouveaux objets, assurer des démarches fécondes, organiser une réelle interdisciplinarité. Mais faute de pouvoir maîtriser l’ensemble du large champ qu’elles cherchent à étudier, elles risquent de devenir les victimes de parodies de type Sokal (Traimond, 1998). Nul ne pouvait prétendre connaître l’ensemble des auteurs auquel se référerait le physicien américain (300 références pour un article !). Les rédacteurs de *Social text* lui ont fait confiance alors qu’il s’agissait d’un plagiaire. Il n’a fait que donner à un article les apparences d’une démarche critique en examinant des questions de physique —dont il est spécialiste— à partir de citations d’auteurs hétéroclites essentiellement français. Or, les membres du comité de rédaction ignoraient la physique et ne connaissaient nécessairement pas tous les auteurs invoqués. Avec habileté Sokal a pu se moquer d’eux. Contre ce type d’aventure, une première garantie consiste à inscrire ses recherches dans une “tradition” qui assure à ceux qui s’en réclament la maîtrise critique de la totalité du processus d’élaboration et la connaissance des ouvrages et des auteurs invoqués.

Une deuxième garantie repose sur la présence de la parole de l’indigène dans le texte académique. Pour cela, le passage de l’un à l’autre doit pouvoir s’effectuer sous le contrôle du lecteur. La simple traduction des catégories utilisées par les indigènes constitue déjà une certaine lecture de leurs propos, effectuée d’un certain point de vue et selon certaines modalités. Le texte de l’anthropologue doit rendre compte de

ce cheminement, ce qui permet de concilier l'authenticité du propos et le respect des normes académiques et éditoriales.

### L'écriture

Il y a donc là un travail d'écriture sur lequel de nombreux auteurs anglo-saxons insistent depuis quelques années (Clifford & Marcus, 1986 ; Clifford, 1988 ; Geertz, 1996...).

À elle seule, l'abondance des données serait censée balayer chez le lecteur les doutes éventuellement suscités par son étrangeté. Mais en réalité, qu'elle soit totale, partielle ou autre, la crédibilité des ouvrages de Malinowski, de Lévi-Strauss ou d'autres ne repose pas, du moins au premier chef, sur cette base. Si tel était le cas, J. G. Frazer ou, plus encore, Oscar Lewis, seraient rois et la trêve de l'incrédulité dont de nombreuses personnes (moi compris) font bénéficier des œuvres telles que *Les systèmes politiques des hautes terres de Birmanie* d'Edmund Leach, notoirement pauvre en information, et *Balinese Character*, essai impressionniste de Margaret Mead, serait inexplicable. (Geertz, 1996 : 11).

Geertz dans cette phrase —et le livre qui la suit le démontre— souligne que davantage que le greffier des données recueillies, l'anthropologue les met en scène par diverses procédures scripturales. Il ne s'agit pas de reprendre ici les démonstrations des auteurs cités mais simplement de souligner que les entretiens, même habilement juxtaposés comme le faisait Oscar Lewis, ne suffisent pas : "Cent quinze années de prose assurée et d'innocence littéraire, c'est trop" (Geertz, 1996 : 31).

### Le journal d'enquête

Mais cette insistance sur les stratégies rhétoriques peut aussi laisser la place libre aux supercheries. Qui peut garantir que la parole de l'indigène invoquée par l'anthropologue qu'il a suscité lui même n'a pas été imaginée ? C'est un des arguments utilisés en faveur de Castaneda : "C'est là une œuvre d'art plutôt qu'un travail scientifique" écrivait à son propos Leach dès 1969. Qu'elle est donc le moyen de ne pas confondre roman et enquête ? La critique des sources constitue une réponse décisive dans ce domaine. Or, avec les entretiens enregistrés (Tedlock, 1983), le journal d'enquête constitue le principal document à partir duquel travaille l'anthropologue.

La publication du *Journal* de Malinowski a particulièrement mis en relief la rupture entre les notes prises au cours du séjour dans la société étudiée et le texte définitif qui en est tiré, distance particulièrement grande dans ce cas car le document édité —traduit du polonais— relève davantage de l'écrit intime que de l'enregistre-

ment d'informations au cours de l'enquête. En revanche, une large réflexion s'est engagée sur le place de ces documents dans le travail anthropologique (Sanjek, 1990 ; Emerson, Fretz & Shaw, 1995). Surtout, tous les cas de supercherie que nous allons examiner achoppent sur une même question : où est le carnet d'enquête ?

Nous allons donc étudier les œuvres d'un certain nombre d'anthropologues accusés à tort ou à raison d'avoir publié de fausses relations, soit qu'ils ne soient jamais allés dans les régions dont ils parlent, soit que, pour une large part, ils aient imaginé les données qu'ils publient. Nous établirons ainsi quelques unes des configurations que le monde savant a laissé se déployer. Au cours de ce voyage dans le temps et l'espace, il nous faudra élaborer au fur et à mesure des rencontres les instruments capables d'apprécier l'authenticité des textes examinés. Il ne s'agit pas d'établir une "anthropologie légale" comme d'autres, en leur temps, parlaient de "littérature légale" (Nodier, 1812) mais d'étudier les formes que prend l'authenticité. En effet, un texte anthropologique peut être une parodie comme l'article de Sokal (1996) mais en aucun cas une contrefaçon au sens où l'entendent Bessy et Chateauraynaud (1995) car il ne saurait se référer à des normes externes, à l'avis de l'expert. Seul le détail des publications mais aussi le contexte dans lequel chacun des textes étudiés ont été écrits et lus en essayant chaque fois de comprendre la perspective dans laquelle s'inscrivait l'auteur. Plutôt que de rencontrer des règles de vérité nous trouvons des textes "négociés" au sens où l'entend Stephen Grenblatt (1996). Les anthropologues travaillent eux aussi avec des codes, des conventions et des institutions qu'ils partagent plus ou moins avec leurs lecteurs. Dans ce cadre, l'accueil fait aux publications — qui varie dans le temps— constitue un élément essentiel de notre analyse car, aux yeux des lecteurs, même avertis, les critères d'authenticité changent. Notre propos sera donc surtout de prendre la mesure des diverses formes de cette évolution.

Nous allons donc entreprendre un voyage dans les textes de divers auteurs en partant d'un témoin, le faussaire absolu qui a tout inventé, Pzalmanaazaar. Ensuite, nous pourrons apprécier la part d'authenticité de divers écrits en essayant de s'abstraire des controverses auxquelles ils se sont heurtés. Nous pourrons ainsi définir une démarche en faveur de la critique des sources en anthropologie par l'examen des carnets d'enquête ou des enregistrements. Quand l'anthropologie affirme l'authenticité d'un texte, aujourd'hui elle fournit au lecteur les instruments qui lui permettent d'apprécier cet aspect. L'effet "j'ai été là-bas" dont parle Geertz, par exemple (1996 : 135), constitue une des procédures possibles. Nous avons là une illustration des conditions dans lesquelles s'exerce l'anthropologie, les procédés utilisés pour affirmer son authenticité. En suivant cette démarche, nous pourrons alors proposer quelques moyens de surmonter les difficultés que nous avons rencontrées au cours de ce cheminement. Pour

cela, nous allons commencer par rappeler les spécificités de l'anthropologie telles qu'elles nous sont apparues, les difficultés particulières que son exercice entraîne, afin de pouvoir par la suite expliciter les solutions retenues, le dialogue et l'autorité.

## I. LE STABLE ET LE FUGITIF

Contrairement aux historiens, qui tentent de donner les apparences de la vie à des documents du passé, les anthropologues travaillent sur du vivant, voire du furtif. Ils s'exposent donc au risque de chosifier le réel, d'oublier de rendre compte du vécu des locuteurs et de leurs expériences tels que ceux-ci les décrivent. Cependant, cette volonté d'enregistrer le fugace a des effets sur l'objet même de l'étude.

### I. 1. Les chronotopes

Ainsi, les anthropologues peuvent parfois poser au départ ce qu'ils cherchent à démontrer, comme l'homogénéité d'un espace culturel par exemple. À certaines périodes, ils ont voulu étudier un groupe posé comme homogène, de l'ethnie à la communauté villageoise, dans lequel tous les individus auraient les mêmes conduites. violemment critiquées, ces démarches n'ont plus cours. Au contraire, s'appuyant sur des catégories introduites par Bakhtine et reprises par Clifford et Crapanzano, ils proposent de réfléchir sur les *chronotopes* (Clifford, 1986 : 236 ; Crapanzano, 1992 : 208) qui prennent en compte les formes prises par les représentations du temps et de l'espace dans les textes. Ainsi, des objets étudiés résultaient autrefois de la fusion d'indices spatio-temporels, un village, un quartier, un marché, la terre... et s'inscrivaient dans un lieu et une période circonscrits. En revanche, l'anthropologie d'aujourd'hui étudie un thème aux multiples apparitions disséminées : l'usage des objets, la lecture, la dissimulation, l'art contemporain...<sup>3</sup> Les enquêtes portent donc sur le surgissement ponctuel et fugace de conduites repérées en certaines circonstances permettant leur manifestation : photo prise ou regardée, cérémonial de colloque, fausse lecture... Au nom de quoi choisir telle ou telle observation, insister sur telle erreur, noter tel propos ? Une solution facile consisterait à chosifier l'objet de l'enquête, étudier la forme des photos, le contenu des lectures, les thèmes des interventions aux colloques... Cela laisserait passer l'essentiel, à savoir les conduites, impérativement adoptées dans des circonstances précises mais toujours nouvelles.

---

<sup>3</sup> Il s'agit, parmi beaucoup d'autres, de sujets sur lesquels des chercheurs travaillent en ce moment.

Pour résoudre ces difficultés, un premier moyen consiste à aller regarder comment les disciplines voisines traitent le problème et essaient de le surmonter sans jamais oublier ce qui fonde la spécificité de l'anthropologie, l'enquête et son compte rendu.

## I. 2. Le journal d'enquête (Sanjek, 1990)

En effet, "à la différence des historiens, les anthropologues créent leurs propres documents" (Sanjek, 1990 : XII). Comme source essentielle d'information, l'ethnologue dispose de son journal d'enquête aux multiples fonctions et de l'enregistrement des entretiens. Or, nous avons justement vu que le premier constituait l'instrument essentiel pour séparer le vrai du faux. La découverte des carnets de La Villemarqué par Donatien Laurent a fait passer cet auteur du camp des faussaires à celui des chercheurs alors que faute de documents analogues, Macpherson ou Castaneda y restent enfermés.

Il est possible d'imaginer que bientôt apparaîtront les manuscrits de faux journaux d'enquêtes, à l'image des carnets de Mussolini ou d'Hitler que la presse a évoqués à diverses périodes. Le fait qu'aujourd'hui une telle éventualité soit invraisemblable ne fait que révéler le peu d'intérêt que portait jusqu'ici l'anthropologie à la qualité de ses sources. L'ampleur du scandale produit par le fameux *Journal* de Malinowski s'explique pour une large part par l'habituelle absence de confrontation entre les notes d'enquête et le produit fini, l'ouvrage publié. Quand Evans-Pritchard jetait par-dessus bord ses notes au fur et à mesure de la rédaction du compte rendu de son enquête, il ne faisait qu'illustrer un prédicat implicite : l'indigène n'est pas le seul à avoir toujours raison, l'ethnologue partage ce statut avec lui. Il n'a pas à prouver la véracité de son témoignage. Les divergences ne porteraient que sur l'interprétation si, comme le suppose le *positivisme*, l'observation pouvait à ses yeux se séparer de l'analyse. La distinction entre l'ethnographie et l'ethnologie sert ainsi à éviter de s'interroger sur la qualité des sources.

Cependant, l'intérêt pour les modalités de confection du discours ethnologique met le journal d'enquête en première ligne. À son propos, Sanjek pose une série de questions :

- Quelles relations s'établissent entre le journal d'enquête et le texte ethnologique ? Comment s'effectue le passage de l'un à l'autre étant donné que le premier contribue à organiser la mémoire ?

- Quelles sont les diverses formes des journaux d'enquête ?

• Quel est l'impact du journal d'enquête ethnographique sur le chercheur ultérieurement ? L'accès au journal d'enquête pourrait-il constituer une démarche professionnelle normale ?

• Comment un ethnographe "vit-il" avec son journal d'enquête ? Quel est l'effet de ces notes sur la pratique ethnographique ? Quand le journal d'enquête commence-t-il à constituer un fardeau dont il faut se libérer avant un nouveau travail ? Pendant combien de temps le journal d'enquête peut-il être utilisé par l'anthropologue ? Dans quelle mesure la lecture que font les anthropologues de leur propre journal d'enquête ou de ceux des autres change-t-elle avec les modifications professionnelles et la maturité ? Peut-on commencer à considérer comme "obsolètes" les écrits qui n'invoquent pas le journal d'enquête comme source comme le fait la nouvelle anthropologie ?

• Quels usages peuvent-ils être faits du journal d'enquête —directement recopié—comme élément des écrits ethnographiques ? Quelles normes de méthode scientifique, de responsabilité vis à vis des informateurs, de désir de persuasion et d'auto-rité dans l'écriture interfèrent dans l'usage des matériaux du journal d'enquête ?

• Le journal d'enquête pourrait-il devenir disponible pour quiconque (y compris les non-anthropologues) ? Quand, à qui, sous quelle forme ?

Ces quelques questions révèlent, ne serait-ce que par leur banalité, l'ampleur de l'ignorance dans ce domaine, marque du manque d'intérêt pour les sources de la discipline. Elles révèlent, en outre, que le journal d'enquête ne joue pas le rôle d'un simple instrument neutre. Au contraire, par ses questions, Sanjek essaie de prendre la mesure de l'influence de ce type de document sur la conduite des ethnologues lors de l'enquête et sur la rédaction de leurs textes scientifiques. Ces questions nous intéressent particulièrement car nous avons vu que l'existence de ce manuscrit sépare l'authentique du faux. En connaissant mieux ses modes de fonctionnement, peut-être sera-t-il possible de transformer cette vision manichéenne en une compréhension nuancée du degré d'authenticité.

## II. DIALOGUE

Un culturalisme vulgaire n'explique pas seul le mépris pour la qualité des sources utilisées. On peut parfaitement rompre avec l'idée (fausse) qu'au sein d'une même culture tout comportement singulier exprime les valeurs de l'ensemble fût-ce négativement et, parallèlement, perpétuer la juxtaposition de sources hétérogènes.

## II. 1. La circulation de l'information

En effet, si une information provient d'un émetteur, "un locuteur" disent les linguistes, un destinataire peut la recevoir. Ce saut périlleux se fait généralement avec difficulté et son contenu peut se modifier selon une foule de mécanismes. Ce qui est dit (ou écrit) peut être entendu de façon très différente de ce qu'imaginait le locuteur. Même dans le monde scientifique, la propagation de l'énoncé que décrit Bruno Latour obéit à ce type d'aléa. Il considère que chaque acteur dispose dans ce processus d'«une *marge de négociation* pour le transformer à sa convenance et pour l'adapter aux conditions spécifiques» (Latour, 1995 : 504). L'appropriation de l'information par l'auditeur entraîne de profondes modifications de celle-ci. Si le discours sérieux connaît de telles transformations au cours de sa circulation, les propos naturels qui souvent ne prétendent pas à la vérité et sont écoutés distraitement connaissent de profonds bouleversements. Les études sur les rumeurs ont soigneusement montré ces procédures mais il en existe d'autres. Ainsi, quand Roland Barthes définit la structure d'un fait divers (1964 : 188-197), il donne les conditions de l'émission et de la réception d'un certain type d'informations, conditions qui organisent les perceptions des témoins et la compréhension des lecteurs.. Toutes ces données soulignent deux dynamiques. D'une part, il n'y a pas de destinataire sans destinataire et d'autre part, le passage de l'un à l'autre modifie généralement l'information. Cependant, la configuration de la transformation suit des formes différentes selon le type de données transmises, le statut des acteurs et les dynamiques sociales engendrées par ces mécanismes.

L'observateur, quant à lui, n'accède généralement pas à la totalité du processus et perçoit des données partielles issues de l'un ou de l'autre sans avoir la possibilité de les confronter. Sa place dans le processus, comme enquêteur, homme ou femme, jeune ou vieux, lui ferme l'accès à certaines données. Dès lors, si le destinataire invente des informations, si les destinataires les trouvent crédibles, elles jouent néanmoins un rôle social et culturel. Même si les soucoupes volantes n'existent pas, les informations qui circulent sur elles constituent une réalité sociale.

Dans ces circonstances, l'ethnologue a raison de "faire feu de tout bois" et de négliger la question de la véracité des informations. Il s'intéresse surtout aux représentations des interlocuteurs, non au réel. Or, ces circonstances nées de sa démarche créent les conditions idéales pour le faussaire qui peut jouer sur deux tableaux :

- Soit, en suivant certaines règles formelles, il peut réussir à faire accepter son information même auprès de spécialistes (Psalmanaazaar).
- Même démasqué, le document devient alors l'expression d'une culture.

Ces deux dynamiques organisent le dialogue entre l'auteur et le lecteur. L'ethnologue interrogeant tantôt l'un, tantôt l'autre, trouve dans tous les cas grain à moudre sans qu'il éprouve toujours le besoin de préciser d'où provient l'information. L'espace entre celui qui dit et celui qui comprend génère de multiples possibilités de glissements. Aussi révélateurs soient-ils, aussi difficile que soit leur enregistrement, ils organisent l'interstice dans lequel s'infiltrent les supercheries.

Ces dernières prennent des formes plus ou moins grossières. Est-il faussaire l'ethnologue qui écrit sur une population dont il ne parle pas la langue alors que depuis Malinowski sa profession et ses écrits supposent le contraire ? Est-il faussaire celui qui devient l'interlocuteur privilégié des ethnologues, qui leur parle au nom de son groupe en raison de sa connaissance de la langue coloniale et de son entretient ? Est-il faussaire l'ethnologue qui croit tout ce que lui disent les indigènes ? Sa formation aurait dû lui apprendre à se méfier, à ne pas croire l'informateur, à savoir que celui-ci défend autant que quiconque un point de vue et des intérêts précis, qu'il est autant que quiconque victime de l'idéologie dominante... ; en un mot, qu'il donne une opinion intéressante mais aussi intéressée.

## II. 2. La critique des sources

Contrairement à l'histoire qui s'est largement construite contre l'usage des faux, l'ethnologie sait mal se défendre contre les supercheries. Sans aller jusqu'à des affaires de l'ampleur de celle de Castaneda qui a bénéficié pendant dix ans d'élogieuses critiques dans *American Anthropology*, des œuvres anthropologiques considérables ne sont pas exemptes de tout soupçon (Letens, 1971).

Les ethnologues disposent en effet de peu de moyens pour apprécier la qualité d'un discours oral. Ainsi, Michel Leiris raconte dans *L'Afrique fantôme* qu'après plusieurs mois passés à observer des rites de possession à la frontière de l'Éthiopie, la veille de son départ une informatrice lui "déclare que tous les sacrifices que nous avons fait faire par Malkam Aygaham ont été sabotés" (Leiris, 1934 : 449). Un autre exemple où l'ethnologue avoue avoir été trompé par les indigènes se trouve dans *Les Nuer* d'Evans-Pritchard : "Une autre fois, quelques hommes me confièrent des indications sur leurs lignages. Le lendemain, ils revinrent me voir et l'un d'eux me demanda : 'Ce que nous avons dit hier, tu y crois ?' Quand je leur dis que je les croyais, ils s'esclaffèrent et ils en appelèrent d'autres pour les faire profiter de la farce" (Evans-Pritchard, 1968 : 212).

Ces deux exemples dans lesquels les anthropologues reconnaissent avoir été bernés par les indigènes — les seuls que nous ayons rencontrés — ne doivent pas occul-

ter les innombrables cas où les enquêteurs ne se sont pas aperçus des mensonges de leurs interlocuteurs. Comme tout document, l'information orale naît de circonstances précises qui déterminent en grande partie son contenu. Trois points de vue essaient de s'articuler les uns aux autres :

- La personnalité de l'enquêteur, sa place sociale et idéologique. Il intervient de quelque part, pour quelque chose.
- L'«idéologie dominante», ce qu'il convient de dire.
- Le contexte, les circonstances de l'enquête, la situation dans laquelle s'établit le dialogue.

Or, si le chercheur exploite lui-même ses propres enregistrements, il dispose de certains moyens pour prendre en compte son propre rôle ainsi que le contexte dans lequel les informations ont été recueillies. Il se fonde peut-être sur l'intuition, avec tout ce que cela implique d'approximations mais qui permet cependant un minimum de critique.

Surtout, les ethnologues sont bien placés pour se préoccuper de ces difficultés pour trois raisons :

- Ils pâtissent depuis des décennies de la ridicule distinction introduite par Lévi-Strauss entre l'ethnographie de l'enquêteur et l'ethnologie du commentateur. Cette séparation prive l'ethnologue des moyens de critiquer ses sources puisque d'autres les auraient recueillies.
- Ils insistent depuis quelques années, surtout dans les pays anglo-saxons mais pas seulement, sur le lien entre les informations collectées et les conditions de la collecte (Favret-Saada, 1977 ; Barley, 1989 ; Rabinow, 1988).
- Ils se sont souvent fait escroquer par les indigènes comme le montrent les exemples de Michel Leiris et d'Evans-Pritchard cités plus haut.

En définitive, il s'agit de définir une méthode de critique des informations orales analogue à celle qu'utilisent les historiens pour les sources écrites. Pour cela, il convient d'intégrer dans l'analyse les trois variables définies plus haut, la place de l'enquêteur, le discours dominant et le contexte. Dans un livre malheureusement occulté —mais régulièrement réédité— sur le témoignage, Jean Norton Cru a élaboré une véritable méthode de la critique des sources orales (1997). Étudiant les textes consacrés à la guerre de 1914-1918, cet auteur commence par souligner que l'objet de la recherche n'apparaît que par différentes sources de qualités très diverses. Le critère d'appréciation mis en avant repose sur l'expérience personnelle des tranchées. Celui

qui a connu ces situations distingue au premier coup d'œil les récits authentiques des autres. Les premiers comportent toujours des détails originaux, des éléments inattendus, ils transportent des émotions que seuls les combattants peuvent échanger. Par ce moyen, il devient possible d'établir entre les diverses sources des "degrés de valeur" tout à fait analogues à ceux que constituent les historiens avec les sources écrites. Simplement, l'instrument d'appréciation n'est pas le même. Dans les deux cas, il ne s'agit pas d'opposer le vrai au faux mais le plus authentique à ce qui l'est moins. Ce cadre permet de considérer que le témoin peut se tromper mais que même son erreur comporte des éléments intéressants introuvables dans les sources de deuxième main.

Pour leur part, les ethnologues "post-modernes" cherchent à garder la singularité de l'information, et pour cela, prennent en considération la rencontre entre l'enquêteur et les membres de la société étudiée. L'ethnologue transcrit donc sa propre expérience à la manière d'un récit de voyage (Barley, 1989 ; Rabinow, 1988). Il n'empêche que les normes académiques imposent l'accumulation du savoir et la nécessité d'utiliser dans une démarche nouvelle des données antérieures. La généralisation, l'articulation des instances, l'étude de cas constituent des configurations parmi d'autres qui, dans une enquête, permettent d'utiliser les résultats d'une autre. La critique des sources permet d'effectuer cette démarche dans les meilleures conditions, même si la mise en œuvre se heurte aux difficultés décrites plus haut.

L'ethnologie a donc besoin de déterminer des critères de classement et de hiérarchisation des informations qui pour l'essentiel proviennent d'entretiens enregistrés, à l'image de la démarche des historiens aux prises avec des archives. Ces derniers utilisent plusieurs distinctions pour mesurer la qualité relative de leurs informations :

- Les sources de première et de seconde main.
- La critique interne (cohérence du document).
- La critique externe (cohérence de l'information utilisée avec les autres données dont ils disposent).
- Les conditions de fabrication des documents en séparant les informations fournies consciemment (donc avec un objectif explicite) ou de façon incidente.

En revanche, ces modalités s'adaptent mal aux données recueillies par l'enquêteur, aux sources orales. Il convient cependant de proposer quelques éléments d'approche :

- Premier principe : se méfier des informations. Qu'elle veuille tromper ou le plus souvent se conformer, consciemment ou pas, au discours dominant, la parole de l'in-

formateur doit être critiquée et ne prend son sens que par rapport aux attitudes réciproques de l'enquêteur et de l'enquêté.

- Deuxième principe : l'information incidente, évoquée à l'occasion de l'examen d'une autre question, risque d'échapper davantage aux normes des conventions et du contexte.

- Troisième principe : ce contexte, les idées dominantes, les conditions de l'enquête, le type de sujet abordé, les relations réciproques entre les locuteurs et l'enquêteur qui s'inscrivent entre le discours quotidien anodin (le temps qu'il fait) et les propos délicatueux, ne peuvent être analysés qu'en tenant compte de l'objet étudié qui peut susciter le silence ou la provocation. Qu'un tel déclare avoir pratiqué une activité illégale ne signifie surtout pas qu'il a effectué ce délit mais qu'il se pose, face à l'enquêteur, au-dessus des lois en raison de son statut social (liens avec le pouvoir politique ou, à l'inverse, statut d'exclu ou de marginal), de la confiance dont dispose l'interlocuteur, amitié ancienne, parenté..., de sa volonté de provoquer. La pertinence du propos ne pourra s'apprécier qu'en tenant compte de toutes ces circonstances.

- Quatrième principe : la place de l'enquêteur détermine le type d'informations recueillies et leur contenu.

Ces considérations ont pour objet de souligner les difficultés rencontrées par l'ethnologue quand il utilise des informations collectées au moyen d'un magnétophone. La confrontation avec des praticiens des archives, l'élaboration de systèmes d'évaluation des propos enregistrés peuvent non seulement permettre des progrès significatifs mais surtout, offrir aux ethnologues la possibilité de surmonter certains obstacles devant lesquels ils piétinent.

### III. L'AUTORITÉ

Comme le dit fort bien Clifford, le "médiateur de la vérité dans le texte" est l'ethnologue lui-même (Clifford, 1983 : 32). Il a su acquérir dans les années 20 une autorité fondée sur six principes :

1. L'enquête devient une activité professionnelle.
2. Les ethnologues utilisent la langue indigène.
3. Les qualités d'observation deviennent essentielles.
4. L'élaboration du texte académique passe par l'expression d'une théorie abstraite.

5. L'ethnologue réduit son champ de recherche le limitant à un seul thème.

6. L'histoire est exclue des études, l'analyse tend vers la synchronie.

Ces prédicats mettaient l'ethnologue au centre de l'enquête et du processus académique ; ainsi, Malinowski traite "simultanément de la vie à Trobriand et de la recherche ethnographique de terrain" (Clifford, 1988 : 95). "Chacun sait que tout anthropologue débutant est censé passer un an ou deux, au moins, sur le terrain et que, s'il n'a pas perdu ses notes, on juge son compte rendu à la durée de son séjour. Je me hâterai donc de dire que je ne suis resté que dix jours chez les Wikmunkan", écrit de façon provocatrice David McKnight (Needham, 1977 : 234). Il veut surtout dire par là que l'autorité de l'ethnologue provient de la durée de son enquête. D'autres, dans une autre perspective cependant, ont parlé de l'effet "j'y étais" (Clifford, 1988 ; Geertz, 1996). "L'attitude des ethnographes, nous faire prendre ce qu'ils disent au sérieux, n'est donc pas fondée sur l'abondance factuelle des textes ni sur l'élégance conceptuelle : elle provient plutôt de leur capacité à nous présenter leurs écrits comme une conséquence du fait qu'ils ont pénétré (ou étaient pénétrés par) une autre forme de vie, et du fait qu'ils ont été 'vraiment là-bas'" (Geertz, 1996 : 73). Or, cette idée s'applique justement à Geertz. Clifford montre en effet que le début de son justement fameux article "Deep Play : Notes on a Balinese Cockfight" (Geertz, 1983 : 165) fonde son crédit sur l'extraordinaire scène racontée au début du texte où l'auteur et sa femme, face à une descente de l'armée au début d'un combat de coq interdit, choisissent de s'enfuir avec les indigènes. Cette course crée des complicités et permet désormais de bénéficier de la confiance des villageois. Le compte rendu noté au début de l'article assure le lecteur du statut privilégié de l'auteur, lui qui a connu personnellement la situation. Ces scènes décrites, l'auteur disparaît du texte (Clifford, 1988 : 40).

Or, aujourd'hui ces procédures deviennent obsolètes. Énoncées, elles perdent leur crédibilité. Il devient donc indispensable de définir de nouveaux critères d'autorité, à savoir de nouveaux prédicats. Il n'est également plus possible de se réclamer des grands métarécits de type marxiste, structuraliste ou freudien. Il faut donc trouver dans l'observation même les conditions de validité du discours ethnologique. De plus, la critique des sources permet de les admettre comme vraies même s'il reste à définir le type d'information à retenir. L'observation dense (*thick description*) de Geertz autorisait la collecte du maximum de données dans le domaine le plus restreint. Il n'empêche que chaque fois, consciemment ou inconsciemment, l'enquêteur effectue des choix d'autant plus décisifs que contrairement à l'historien, il a la possibilité d'accéder à tout. En fait, son statut, le point de vue duquel il parle lui facilite l'accès à certaines informations mais lui en interdit d'autres. Chaque fois, "il se situe quelque part" (Favret-Saada, 1977 : 29). Ce lieu détermine la perception que l'entourage a de ses conduites et donc les propos qui lui sont tenus.

Ensuite et surtout parallèlement, leur interprétation ne peut s'effectuer qu'en prenant en compte l'ensemble de ces données, l'interaction contextualisée entre les acteurs, l'ethnologue et ses interlocuteurs. Au lieu de réduire l'indigène au silence, les ethnologues d'aujourd'hui ont voulu rompre avec ce monologue autoritaire en introduisant le dialogisme qu'ils sont allés chercher également chez Bakhtine.

### III. 1. La validité du discours ethnologique

En conclusion d'un recueil d'articles sur la fabrication de l'ethnologie, Roger Sanjek a défini les trois normes de la validité en anthropologie :

1. Une critique théorique (académique) des informations.
2. L'explicitation des procédures d'enquête.
3. L'effet "j'y étais".

L'anthropologie se donne de nouveaux critères d'autorité fondés sur des enquêtes auprès de locuteurs, sur une formation académique et enfin sur la recherche de l'accord du lecteur en lui révélant les mécanismes de l'élaboration du texte publié. Mais "le sceptique [qui] veut que l'on examine les sources à la manière de l'historien" (Sanjek, 1990 : 401). Cette allusion constitue un hommage à un incontestable savoir-faire, cette discipline qui sait fort bien critiquer les sources écrites devient muette dès qu'elle aborde les informations orales (Joutard, 1983). Ce type de document sur lequel l'ethnologue fonde l'essentiel de ses données laisse l'historien désarmé. Pourquoi ?

Deux explications surgissent. L'une résulte d'une tradition s'étendant sur plusieurs siècles qui, pour d'évidentes raisons politiques, a cherché à déceler l'authenticité des textes. L'autre, provient de la difficulté d'analyser des processus fugitifs surtout s'ils ne s'expriment pas par des mots. La tentation de figer le sujet en objet arrive vite.

### III. 2. La chosification

Souvent la recherche en sciences sociales tombe dans la chosification de ses sujets d'étude. Qu'est ce à dire ? Lukács définit la réification comme la transformation du travail en marchandise : "La séparation de la force de travail et de la personnalité de l'ouvrier, sa métamorphose en une chose, en un objet que l'ouvrier

vend sur le marché se répète également ici, à cette différence près, que ce n'est pas l'ensemble des facultés intellectuelles qui est opprimé par la mécanisation due aux machines, mais une faculté (ou un complexe de facultés) qui est détachée de l'ensemble de la personnalité, objectivée par rapport à elle, et qui devient chose, marchandise" (Lukács, 1960 : 128). Comme la *réification* s'inscrit dans un mécanisme réel, l'activité des ouvriers devient un objet d'échange, il convient de l'opposer à la chosification qui reste dans le seul domaine des représentations. Elle consiste à transformer les formes d'un processus représenté, des "faits sociaux", en "choses" selon l'expression de Durkheim. Plusieurs mécanismes président à cette opération :

- La séparation entre l'observation et l'objet observé.
- L'examen de l'objet indépendamment du contexte dans lequel évoluent l'enquêteur et ses interlocuteurs.

Ce serait, selon Durkheim et bien d'autres, la condition du discours scientifique. Le piquant de l'affaire est que cette épistémologie arrive dans les sciences sociales (naissantes) alors que certaines sciences dures, la physique quantique, l'abandonnaient. Comme nous l'avons déjà dit, les physiciens du début du siècle ne pouvaient plus séparer l'objet observé des conditions de l'observation. Malgré le succès de leurs écrits, l'ampleur de leurs découvertes, le prestige qu'ils y ont trouvé, et les travaux des philosophes tels Bachelard ou Sartre, ces données ont largement échappé aux sciences sociales.

Peut-être faut-il également s'interroger sur le succès posthume de Bakhtine dont l'œuvre peut s'analyser comme l'adaptation d'un marxisme ouvert aux nouvelles données des sciences dures dont il se réclame explicitement (Bakhtine, 1978 : 237). Ainsi il intègre dans le résultat de l'observation les conditions de son exercice, étant ainsi conduit à examiner l'interaction entre le locuteur, l'auditeur et le récepteur (Bakhtine, 1984 : 274). La découverte de son œuvre aujourd'hui, à condition de ne pas la transformer en un néo-structuraliste comme certains ont voulu le faire, provient en large partie de son épistémologie,<sup>4</sup> porteuse d'innovations et même perçue comme nouvelle dans le positivisme dominant.

Très tôt, un auteur célèbre dont on ne parle jamais à ce propos proposait des perspectives analogues au nom d'une même démarche. Dans *L'être et le néant*,

---

<sup>4</sup> Il ne saurait être question de réduire Bakhtine en quelques formules aussi fécondes soient-elles. Les effets politiques de son *Rabelais*, sa linguistique culturelle, ses études de littérature sociale ne constituent que quelques aspects d'une œuvre dont l'ampleur reste encore à découvrir.

Sartre critiquait la chosification, demandait à “réintégrer l’observateur au sein du système scientifique” (1992 : 354) et soulignait la place du contexte.<sup>5</sup>

Pour conclure, l’analyse de diverses supercheries nous a permis de mieux préciser les modalités d’exercice de l’ethnologie et de façon plus générale des sciences sociales. Entre des procédés qui ne doivent leur utilisation qu’à la demande sociale (et parfois académique) (Champagne, 1990) et les glissements que tolère la logique réputée sévère, il devient de plus en plus évident qu’il faut se donner les moyens de critiquer les sources comme les historiens ont si bien su le faire dans certains domaines.

D’autre part, peut-on encore se réclamer de points de vue “stratosphériques” ignorant la perception quotidienne d’un phénomène par les acteurs eux-mêmes ? L’anthropologie, qui ignore plus que quiconque cette vision des choses même si elle correspond à la vision du pouvoir distributeur de deniers, doit se donner les moyens d’affirmer ses méthodes. S’armer contre les supercheries constitue une procédure parmi d’autres, pour accéder à plus de rigueur et peut-être à davantage de crédibilité. Les discours ethnologiques se réclament de deux principes, l’authenticité qui insiste sur le discours de l’indigène et la validité qui privilégie les normes académiques. Prenons le cas de Bladé que nous avons déjà signalé. Ses contes, à l’évidence n’ont pas été écrits dans les conditions annoncées ou plus habilement suggérées. Alors que certains lecteurs ont le sentiment de lire des traductions du gascon, les textes ont directement été rédigés en français. Présentés comme de la littérature populaire, paysanne, ils expriment l’œuvre d’un juge de paix, membre de l’Institut. Théoriquement formulés par des analphabètes, ils suivent les formes fort élaborées d’un écrivain averti des règles littéraires. Les procédures adoptées, les collages, sans que le détail de la réalisation ne soit jamais indiqué, ne font que cacher une évidente dissimulation des modalités de confection des textes. Ces données établies montrent à l’évidence que le minimum de conditions de validité de l’édition des contes populaires gascons n’est pas respecté.

Pourtant, Bladé parlait et écrivait fort bien le gascon. Il était né dans cette région et y vivait. Ces œuvres, à défaut de provenir des classes dépendantes, voulaient également exprimer une culture gasconne délimitée par l’aire de diffusion de la langue. En fait, Bladé restreignait ses enquêtes à des zones beaucoup plus

---

<sup>5</sup> “C’est toujours la note du violon que j’entends. Mais il est nécessaire que je l’entende à travers une porte ou par la fenêtre ouverte ou dans la salle de concert : sinon l’objet ne serait plus au milieu du monde et ne se manifesterait plus à un existant surgissant-dans-le-monde” (Sartre, 1992 : 365).

limitées et précisément définies, l'Armagnac, l'Agenais, Lectoure..., non loin de l'endroit où il vivait. Dès lors, même s'ils constituaient des supercheres, ces contes n'en exprimaient pas moins la démarche littéraire et éditoriale d'un notable gascon. En s'inscrivant dans une vision ethnique de l'espace qui supposait une homogénéité des pratiques culturelles dans une zone donnée, l'œuvre de Bladé exprime partiellement cette civilisation. De ce point de vue, elle est authentique.

Le jeu entre la validité et l'authenticité, entre le vraisemblable et le vrai, constitue une démarche dont la fécondité s'impose. Elle ne fait pourtant qu'exprimer les limites extrêmes des possibles. Chacun de nos auteurs affirme un point de vue, s'exprime d'un lieu situé entre les deux pôles. Entre eux, il n'y a pas rupture mais continuité, une infinité de points desquels les ethnologues observent et écrivent. Psalmanaazaar a tout imaginé. La Villemarqué a tout retranscrit même s'il n'a pas tout édité. Entre les deux, dans l'œuvre de chaque auteur la part de l'authentique et de la rhétorique change. Dans leurs textes, Macpherson, Bladé, Castaneda, Mead ont donné une place différente au discours de l'indigène.

Dès lors, comment établir la place relative des discours de l'indigène et de l'ethnologue dans le texte que ce dernier livre à ses lecteurs ? Les procédés rhétoriques et logiques qu'il utilise éclairent les uns par les autres divers documents, amalgament les sources hétérogènes et permettent de rédiger un texte accessible aux autres. Cependant, ce type de démarche a de nombreux inconvénients. En particulier, il ne permet pas de s'inquiéter de la qualité de chaque source, et partant, peut laisser passer de multiples supercheres.

### III. 3. Le contexte

Le premier élément du contexte est évidemment l'enquête et ses modalités : "L'ethnographie, comme je l'ai apprise et même enseignée ne peut se désigner comme science qu'à la condition d'effacer la trace de ce que fut le travail sur le terrain" (Favret-Saada, 1977 : 41). Cette vision durkheimienne ou positiviste que dénonce Favret-Saada constitue en fait le terreau sur lequel peuvent sans grande peine se développer les supercheres. Il suffit de présenter les formes académiques de l'étude scientifique pour que l'illusion soit à peu près totale. Plusieurs romanciers s'y sont essayés, Eco ou Borges parmi beaucoup d'autres. Prenons l'exemple de l'ouvrage de ce dernier, *Essai sur les anciennes littératures germaniques*. Ce texte peut parfaitement se lire comme une étude académique. Rien n'y manque, les "faits" (dates, noms), les lacunes des documents, les appréciations. Le seul moyen de déjouer le système est de vérifier dans d'autres ouvrages les informations données. Le lecteur

plus cultivé s'étonnera surtout de l'absence d'auteurs dont la présence s'impose et que nul ne peut ignorer surtout s'il consacre un certain temps à ces questions. La seule réponse à ces interrogations renvoie ce texte dans le domaine de la fiction, non de la science. En fait, la reconstitution de textes présentés comme authentiques fonde de multiples genres littéraires, les romans par lettres des *Les liaisons dangereuses* de Laclos à *L'école des femmes* de Gide parmi une multitude et de nombreuses autres formes, tels tous les récits à la première personne, les faux journaux intimes ou le dossier de police imaginé par Gilles Perrault dans *Dossier 51*...

Ainsi défini, le contexte reconstitue les déterminations qui influent sur l'expression et la circulation des informations. Elles s'organisent en deux faisceaux : les informateurs et l'ethnologue d'un côté, ce dernier et les lecteurs de l'autre. Nous nous trouvons dans des situations telles que Bakhtine les décrit : "Tout mot comporte deux faces. Il est déterminé tout autant par le fait qu'il procède de quelqu'un que par le fait qu'il est dirigé vers quelqu'un" (Bakhtine, 1977 : 123). En d'autres termes, dans notre perspective, le contexte s'incarne dans les autres, en amont les indigènes, en aval les lecteurs. Ces deux faces représentent d'un côté l'authenticité, de l'autre la validité.

L'authenticité en effet découle de la fidélité au discours indigène. L'affaire se complique quand il s'agit d'apprécier cette conformité. Faut-il respecter la parole même de l'informateur ou au contraire concevoir un texte dans lequel les lecteurs indigènes retrouvent leur façon de penser ? On peut facilement opposer la lettre à l'esprit, considérer que seul l'usage de la langue nationale permet de trouver un éditeur... "Je ne sais si les pièces du Barzaz ont été arrangées, voire inventées, ce que je sais, c'est qu'elles traduisent merveilleusement une réalité celtique et bretonne et que notre peuple se reconnaît pleinement dans un livre qui lui fait miroir", écrit Charles Le Quintrec (La Villemarqué, 1981 : 30). Les indigènes s'approprient ce texte même quand il s'agit d'une supercherie.

De plus, la culture du lecteur constitue un élément entrant dans l'appréciation d'un texte. Une aventure de l'ampleur de Psalmanaazaar ne peut plus se réaliser aujourd'hui. Ainsi, Castaneda, pourtant né au Pérou, a supporté la remarque de Leach selon laquelle ses données ne s'accordaient guère avec ce que ce lecteur averti savait des Yaqui. En revanche, pour montrer la difficulté de maîtriser cet aspect, je me permets de rapporter, maintenant, les témoignages personnels de deux ethnologues spécialistes des Amérindiens. Pour Michel Perrin du CNRS (Paris) le premier livre de Castaneda lui avait paru, lors de sa publication, davantage répondre aux préoccupations des étudiants de Berkeley (où il était à ce moment là) qu'à celles des indigènes d'Amérique. Michaël Taussig, de l'université de Columbia à New-York, m'a déclai-

ré, au contraire, qu'à ses yeux le même ouvrage paraissait exprimer les intérêts des Amérindiens tels qu'il les connaissait. Ces propos incidents notés au cours de conversations privées, qui ne relèvent donc pas d'une réflexion académique, du "discours sérieux" même si ces deux chercheurs ont enquêté en Colombie (ce qui ne nous a pas autorisé à les introduire dans la démonstration) ne servent qu'à souligner la difficulté qu'il y a à apprécier la conformité de l'œuvre au discours des individus étudiés.

En revanche, la validité d'un document s'affirme vis-à-vis du monde académique qui se donne des règles de fonctionnement, normes qui peuvent changer d'une période à l'autre. Ainsi, les conditions d'édition d'un texte populaire ne suivent plus les modalités du siècle dernier. Aujourd'hui, il est invraisemblable que la langue d'origine ne soit pas prise en compte, quitte à en donner la traduction ; il convient de donner le nom de l'informateur, les conditions et la date de la collecte..., éléments considérés comme sans intérêt auparavant. Malgré ces inévitables difficultés, l'ethnologie devient de plus en plus stricte sur la qualité de ses sources et un des buts de ce travail est d'accroître le niveau d'exigence en ce domaine. Simplement, si la nature des choses nous a conduit à privilégier la littérature populaire, les normes énoncées à son propos peuvent parfaitement s'étendre à l'ensemble des informations collectées. L'ouverture des journaux d'enquête et la possibilité offerte de les consulter pourraient certainement améliorer notablement la qualité des enquêtes et des travaux qui en résultent.

Pendant au centre du "moi et de l'autre" (Bakhtine, 1984 : 57) se trouve l'ethnologue. Il peut se barder d'honnêteté ("scribe intègre et pieux", Bladé), s'arrimer aux pouvoirs académiques, chercher sa légitimité dans le succès commercial de ses travaux ou pire dans les commandes du pouvoir politique... À la recherche de la vérité, son autorité académique résulte de sa capacité à concilier deux positions contradictoires. Il ne lui suffit pas de recueillir la parole indigène sinon "un Frazer et un Oscar Lewis seraient les rois de l'ethnographie" (Geertz, 1996 : 11). Il s'agit au contraire de se situer entre l'authentique et le valide et de montrer au lecteur d'où l'auteur écrit.

Tout le monde s'accorde à considérer que le discours sauvage publié en l'état serait illisible. Il ne peut donc passer directement de la transcription à l'imprimé. Soulignons déjà que ce premier passage, l'écriture de l'entretien (tâche pour laquelle les ethnologues souffrent tant et si longtemps) ne s'effectue pas sans la perte d'une foule d'informations. Le ton, les gestes, le contexte disparaissent au point que seul leur souvenir permet de comprendre le texte enregistré. Nombre d'auteurs ont essayé par divers moyens d'utiliser ce gisement sémantique. La *kinésique* d'un

Birdswhistell (Bateson, 1984), les photos de Bateson (1977), les films ethnographiques cherchent à transmettre ces richesses mais les mots restent toujours la principale source d'information.

Une deuxième phase, l'écriture doit, tout en restant fidèle à la parole sauvage, produire un texte conforme aux normes académiques qui attesteront de sa validité. Sur ce point, deux démarches s'opposent radicalement. Pour un Lévi-Strauss la retranscription de ce savoir passe par une rupture radicale qui permet de rencontrer des structures. À l'inverse, Sartre affirmait la nécessaire continuité entre le discours sauvage et le discours savant, démarche qui a connu un succès certain dans diverses expressions de l'anthropologie, ethnométhodologie, anthropologie interprétative, post-modernisme... Aujourd'hui cet intérêt pour le texte même du discours sauvage, directement issu de la phénoménologie, constitue un recours contre la perte de crédibilité des grands méta-récits téléologiques.

Cette dualité entre le valide et l'authentique, la sauvage et l'académique, apparaît également dans la distinction qu'introduit Clifford Geertz. Se réclamant du psychanalyste Heitz Kohut, il distingue les *concepts proches de l'expérience* dont l'informateur "pourrait lui-même naturellement et sans effort se servir pour définir ce que lui ou ses compagnons voient, pensent, sentent, imaginent" des *concepts éloignés de l'expérience* que les spécialistes "emploient pour présenter leur objectif scientifique, philosophique ou pratique" (Geertz, 1986 : 73). Sans entrer dans le débat sur la nature et la fonction de la rupture ainsi affirmée ou plutôt confirmée, Geertz sépare radicalement les deux versants du discours, celui du bas et celui du haut, reprenant sous une nouvelle appellation cette rupture entre les propos des clercs et ceux du peuple.

Pourtant, même dans l'hypothèse (discutable) où l'expression sauvage (le discours du bas) ne se modifie pas, les normes de collecte ont changé. Nous avons vu que le silence de La Villemarqué s'explique, pour une large part, par le fait qu'il avait publié les textes collectés en les transformant selon des normes révolues. Montrer ses notes eût été reconnaître les manipulations mais aussi l'absence de rigueur de la publication selon les nouvelles règles. Ce qu'il convenait de faire en 1840 ne valait déjà plus en 1865. Ces changements dans les modalités de publication ont pris deux formes : en premier lieu, son affirmation sociale et académique a amené l'ethnologie à promulguer un "discours scientifique" éloigné de celui du peuple ; en second lieu, ces textes ont souvent voulu rompre radicalement avec la parole des sauvages utilisant pour cela divers registres. Cet éloignement des deux pôles entre lesquels se déploie la recherche ethnologique permet le développement de diverses stratégies entre la fidélité au sauvage et la conformité aux normes académiques. Entre ces limites la séparation du vrai et du faux suit des modalités complexes.

### III. 4. Faussaires

Selon les périodes, la conception du vrai change et l'erreur de Grafton (1990), ainsi que l'a précisé avec pertinence Roger Chartier (2000), réside dans une conception intemporelle du faux. Chaque époque a les siennes et leur étude doit prendre en compte les normes du moment. C'est pour cela que les textes de La Villemarqué sont authentiques alors qu'il leur a fait subir des transformations aujourd'hui inadmissibles. Bien qu'il change les noms, qu'il supprime les gallicismes ou les archaïsmes..., le *Barzaz Breiz* de La Villemarqué résulte d'une rencontre entre des indigènes et un enquêteur même si ce dernier tente, maladroitement, de proposer aux lecteurs des textes crédibles à ses propres yeux. Pour l'époque, il ne faisait que rendre valide le discours sauvage. Pourquoi, malgré ces malencontreuses modifications, l'œuvre de La Villemarqué peut-elle être considérée comme "authentique" ? Ses textes ont été collectés pour l'essentiel auprès des paysans bretons dans leur langue comme en témoignent les carnets retrouvés par Donatien Laurent. Les transformations effectuées s'accordaient aux normes de l'époque, même si rapidement ces modifications devinrent inadmissibles. Cette procédure nous permet de sortir de ce débat entre l'esprit et la lettre. Pour chaque période, il convient de déterminer les critères de l'authenticité qui varient dans le temps et l'espace et concernent des lieux d'appréciation différents, l'esprit ou la lettre.

### BIBLIOGRAPHIE

- AUGÉ, Marc. *Théorie des pouvoirs et idéologies*, Paris, Hermann, 1975.
- BARLEY, Nigel. *El antropólogo inocente*, Barcelona, Anagrama, 1989.
- BAKHTINE, Mikhail. *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, Tel, 1978.
- . *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard, Bibliothèque des Idées, 1984.
- . *Le marxisme et la philosophie du langage*, Paris, Minuit, 1997.
- BARTHES, Roland. *Essais critiques*, Paris, Le Seuil, 1964.
- BATESON, Gregory. "Les usages sociaux du corps à Bali", *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*. 14 avril 1977,
- . *La nouvelle communication*, Paris, Le Seuil, 1984.
- BORGES, Jorge Luis. *Essai sur les anciennes littératures germaniques*, Paris, Bourgois, 1967.
- BRIGGS, Charles L. *Learning How to Ask*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986.
- CHAMPAGNE, Patrick. *Faire l'opinion*, Paris, Minuit, 1990.

- CHARTIER, Roger. *Le jeu de la règle. Lectures*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, Études Culturelles, 2000.
- CLIFFORD, James. *The Predicament of Culture. Twentieth-Century Ethnography, Literature and Art*, Cambridge, Harvard University Press, 1988.
- . *Routes. Travel and Translation in the Late Twentieth Century*, Cambridge, Harvard University Press, 1997.
- & MARCUS, George E. *Writing Culture: The Poetics and Politics of Ethnography*, Berkeley, University of California Press, 1986.
- CRAPANZANO, Vincent. *Hermes'Dilemma & Hamlet's Desire. On the Epistemology of Interpretation*, Cambridge, Harvard University Press, 1992.
- CRU, Jean-Norton. *Du témoignage*, Paris, Allia, 1997 (1930).
- EMERSON, Robert M., FRETZ, Rachel I. & SHAW, Linda L. *Writing Ethnographic Fieldnotes*, Chicago, The University Chicago Press, 1995.
- EVANS-PRITCHARD, E. E. *Les Nuer. Description des modes de vie et des institutions politiques d'un peuple nilote*, Paris, Gallimard, 1968.
- FAVRET-SAADA, Jeanne. *Les mots, la mort, les sorts*, Paris, Gallimard, 1977.
- GEERTZ, Clifford. *Bali, interpretation d'une culture*, Paris, Gallimard, 1983.
- . *Ici et là-bas*, Paris, Métailié, 1996.
- . *Savoir local, savoir global*, Paris, PUF, 1986.
- GRAFTON, Anthony. *Fausseurs et critiques*, Paris, Les Belles Lettres, 1990.
- GRIAULE, Marcel. *Dieu d'eau. Entretien avec Ogotemeli*, Paris, Fayard, 1975 (1949).
- JOUTARD, Philippe. *La légende des Camisard. Une sensibilité au passé*, Paris, Gallimard, 1983.
- LATOUR, Bruno. *La science en action*, Paris, Gallimard, Folio essai, 1995.
- LA VILLEMARQUÉ, T. Hersard de. *Barzaz Breiz. Chants populaires de la Bretagne*, Paris, FM La Découverte, 1981 (1867).
- LEACH, Edmund. *Les systèmes politiques des hautes terres de Birmanie*, Paris, François Maspero.
- LEIRIS, Michel. *L'Afrique fantôme*, Paris, Gallimard, 1968 (1934).
- LETTENS, Dirk. *Mystagone et mystification. Évaluation de l'œuvre de Marcel Griaule*, Bujumbura, Presse Lavigerie, 1971.
- LUKÁCS, György. *Histoire et conscience de classe*. Paris, Minuit, 1960.

- MALINOWSKI, Bronislaw. *Journal d'ethnographie*, Paris, Le Seuil, 1985.
- MARCUS, George E., & FISCHER, Michael M. *Anthropology as Cultural Critic. An Experimental Moment in the Human Sciences*, Chicago - London, The University of Chicago Press, 1986.
- NEEDHAM, Rodney. *La parenté en question*, Paris, Le Seuil, 1977.
- RABINOW, Paul. *Un ethnologue au Maroc*, Paris, Hachette, 1988.
- REVEL, Jacques. *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Le Seuil, 1996.
- SAID, Edward. *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Le Seuil, 1980.
- SANJEK, Roger. *Fieldnotes. The Making of Anthropology*, Ithaca London, Cornell University Press, 1990.
- SARTRE, Jean-Paul. *L'être et le néant. Essai d'ontologie phénoménologique*, Paris, Gallimard, 1992 (1943).
- TEDLOCK, Dennis. *The Spoking World and the Work of Interpretation*, Philadelphia, University of Philadelphia Press, 1983.
- TRAIMOND, Bernard. "Les interstices des cultural studies" dans BAUDOIN, Jurdant. *Impostures scientifiques. Les malentendus de l'affaire Sokal*, Paris, La Découverte, 1998.
- *Vérités en quête d'auteurs. Essai sur la critique des sources en anthropologie*, Bordeaux, William Blake and Co., 2000.
- VISWESWARAN, Kamala. *Fictions of Feminist Ethnography*, Minneapolis, University of Minnesota, 1994.